

PHILIPPE NESSMANN



UNE FILLE
EN OR

Flammarion jeunesse

Je meurs. J'ai dix-neuf ans et j'ai vécu ma vie à toute vitesse. Comme sur les pistes d'athlétisme. Je courais si vite que je les survolais presque. Et me voilà clouée au sol, écrasée, broyée par des tiges de métal et de bois. Cinquante kilos de douleur. Je n'aurais jamais dû monter dans ce fichu avion. J'aurais dû écouter ma mère. Au lieu de cela, je me suis disputée avec elle et suis partie en claquant la porte. Mourir fâchée contre sa mère, quelle terrible fin ! Je la revois dans sa cuisine, pleine de tendresse. Je revois papa. Je revois notre maison. Il paraît qu'on repasse le film de sa vie juste avant de mourir. Je suis donc en train de mourir.

CHAPITRE PREMIER

RETOUR À LA MAISON

Je revois notre maison à Riverdale.

Pour la rejoindre depuis la gare, le plus simple est de prendre la sortie sud, puis de tourner à gauche sous le pont et de remonter la 138^e Rue vers l'est. Notre quartier ressemble à tous les quartiers de la banlieue sud de Chicago : des rues en damier, des maisons en bois plantées au milieu d'une pelouse, des petits immeubles collectifs en brique rouge. Un coin triste à mourir.

Je me revois rentrer à la maison, ce fameux soir d'hiver 1928. J'ai seize ans et je reviens du lycée. De nuit et dans le froid, le chemin depuis la gare est encore plus déprimant que de jour. Notre maison est le petit immeuble en brique de trois étages, à l'angle de State Street. J'insère ma clé dans la serrure, pénètre dans la cage d'escalier et allume la lumière.

Comme d'habitude, j'entends des cris derrière la porte de l'appartement du rez-de-chaussée : « Elle

m'a tapée ! – Non, c'est elle qui a commencé. – Je ne veux pas savoir qui a commencé, séparez-vous ! » Ma grande sœur Evelyn, qui a vingt-sept ans, soit onze de plus que moi, se débat avec ses deux filles, en attendant la naissance de son troisième enfant. Frank, son mari, n'est pas encore rentré du travail.

Je grimpe quatre à quatre les marches jusqu'au premier étage. Avant d'ouvrir la porte, j'entends des cris provenant de l'étage au-dessus. « Range ta chambre ! – Mais elle est rangée ! – Tu appelles ça rangé ??? » Ma grande sœur Jeannette, qui a vingt-neuf ans, se débrouille comme elle peut avec son garçon, en attendant que son mari, Jim, rentre du boulot.

Voilà notre maison : un petit immeuble de trois appartements avec au rez-de-chaussée l'une de mes sœurs et sa famille, au deuxième étage mon autre sœur et sa famille, et en sandwich entre les deux mes parents et moi. J'ouvre la porte.

— C'est toi Betty ?

— Oui m'man.

Je jette mon cartable dans l'entrée, mon manteau sur un siège, et enlève mes chaussures. Dans la salle à manger, la table est déjà mise. Ma mère prépare le dîner dans la cuisine. Ça sent la soupe.

— M'man, tout à l'heure, en sortant du lycée, j'ai...

— Ne laisse pas traîner ton cartable dans le couloir, m’interrompt ma mère. On risque de trébucher. Range-le dans ta chambre !

Bonjour l’accueil ! Je prends mon sac et me dirige d’un pas rapide vers ma chambre.

— Qu’est-ce que tu disais ? me relance ma mère.

— Non, rien... Je vais faire mes devoirs.

Je m’enferme dans ma chambre avec la fâcheuse impression d’être traitée comme si j’avais l’âge de mes neveux...

Une heure plus tard, mon père rentre à la maison. Entre son travail à la banque, ses activités au sein de l’Association des Irlandais de Riverdale et le bénévolat à la paroisse, il n’est pas souvent là. Et quand il arrive, c’est le moment de dîner.

— À table ! crie ma mère.

Je sors de ma chambre, me lave les mains et m’assieds.

— Bonsoir p’pa.

— Bonsoir Betty.

Ma mère sert la soupe et s’assied à son tour.

— Vous avez passé une bonne journée ? demande mon père.

— Comme d’habitude, répond ma mère.

— Moi, il m’est arrivé un drôle de truc, dis-je.

— Ah oui, quoi ?

— Après les cours, je suis allée au club de théâtre du lycée. On répète la pièce de Shakespeare qu'on jouera en fin d'année. Comme c'était une scène un peu difficile, ça a duré plus longtemps que prévu. Du coup, je suis sortie en retard et quand je suis arrivée à la gare de Harvey, le train de 18 h 17 pour Riverdale venait juste de démarrer. Il ne roulait pas encore très vite et les portes arrière étaient ouvertes : le contrôleur n'était pas passé pour les fermer. Alors, j'ai couru pour tenter de le rattraper. Avec mon cartable et mes bottes, je n'allais pas très vite. Le train accélérail, et j'ai accéléré moi aussi. J'étais à bout de souffle en arrivant au bout du quai, mais j'ai réussi à sauter dedans.

— Pour résumer, sourit mon père, tu as failli rater ton train, mais tu l'as eu. Tu parles d'une aventure !

— En plus, renchérit ma mère, tu as pris des risques pour rien. Tu aurais très bien pu prendre le suivant...

— Attendez, c'est pas fini ! Quand je me suis installée dans le wagon, un homme est venu s'asseoir à côté de moi. Sans sa blouse blanche, je ne l'ai pas reconnu tout de suite : c'était M. Price, mon professeur de sciences. Il m'a dit qu'il m'avait regardée courir sur le quai et qu'il avait rarement vu une fille aussi rapide. Il m'a demandé si je faisais de la course à pied. Je lui ai répondu que non... sauf pour rattraper les trains. Il m'a alors dit qu'en plus d'être

prof de sciences, il s'occupait du club d'athlétisme pour les garçons du lycée. Et il était très curieux de savoir à quelle vitesse j'étais capable de courir. Il m'a proposé de me chronométrer demain après les cours. J'ai accepté. Je rentrerai sans doute un peu plus tard.

— Pas de souci, acquiesce mon père avant de changer de sujet, à partir du moment où tu nous préviens à l'avance...

Comment mes parents auraient-ils pu comprendre l'importance de ce train que j'avais failli rater ? À l'époque, moi-même j'ignorais que cette journée banale allait devenir le premier jour de ma « vraie » vie, celle que, sans le savoir, je voulais vivre.



Betty Robinson à l'entraînement, en 1928. Elle a seize ans et ne court que depuis quelques mois, mais possède déjà une détermination de grande championne.